

L'INSTRUCTION à la CAMPAGNE

Les vacances ont pris fin. Aujourd'hui les enfants et les jeunes gens ont repris ou vont reprendre le chemin des classes.

Rappelons-nous à ce sujet que, tout dernièrement encore, on venait, à l'aide de statistiques plus ou moins exactes proclamer à la grande joie de tout ce qui est anti-français et anti-catholique que la province française et catholique de Québec était dans un état d'infériorité alarmante auprès des autres provinces sous le rapport de l'instruction.

N'ayant point de chiffres à opposer à ceux qui ont été publiés, nous sommes bien forcés de croire qu'ils ont l'apparence de la vérité; mais, si on veut bien se rappeler ce qui s'est passé au recensement de 1891 et se souvenir des plaintes, hélas! trop fondées sur la façon dont ont été traités les canadiens français dans les statistiques, rien ne nous oblige à croire que nous avons été mieux traités au point de vue de la qualité que de la quantité.

Admettons un instant que la province de Québec possède autant d'enfant et d'adultes sachant lire et écrire que les autres provinces de la Puissance, s'en suivrait-il que nous devrions être bien fiers du résultat? Si les statistiques font voir qu'il y a une plus grande proportion d'enfants ayant fréquenté les écoles dans les autres provinces, elles font également voir qu'un grand nombre, un trop grand nombre ne les fréquentent pas. C'est ce point seulement que nous voulons viser pour le moment.

Celui qui ressent le plus aujourd'hui la nécessité de savoir au moins lire, écrire et compter est celui-là qui ne sait ni l'un, ni l'autre; car, tous les jours, il lui arrive de recourir soit à son voisin, soit à son instituteur, soit à son curé pour se faire déchiffrer une lettre reçue, ou pour écrire à un parent, à un ami, à un acheteur, etc... il sent son infériorité et bien des fois le rouge de la honte a dû lui monter au front.

Comment se fait-il donc qu'il y ait encore des parents assez coupables pour ne pas envoyer leurs enfants à l'école, quand ayant senti tout ce qui leur manque, à eux-mêmes ils devraient tenir la main à ce que leurs enfants, plus heureux qu'eux, n'aient pas à rougir un jour de leur ignorance et de l'imprévoyance de leurs parents.

Il n'est plus permis à une époque où la science et le progrès débordent de toutes parts de ne pas profiter au

moins des écoles ouvertes à l'instruction primaire qui, bien qu'elles ne fassent pas des lettrés et des savants, préparent du moins ceux qui ont des aptitudes spéciales aux études plus élevées qu'ils devront poursuivre ailleurs et donnent aux autres les notions générales premières dont aucun homme ne peut se passer désormais.

Quel est donc celui qui oserait prétendre maintenant que, pour être un bon cultivateur, il n'est pas nécessaire de savoir lire? On l'a dit bien longtemps cependant, toujours à tort, il est vrai, mais avec quelque semblant de raison puisque les savants ne faisaient rien ou presque rien pour l'agriculture. Enfin, les savants ont tourné leurs yeux vers la terre et ont tenté de lui arracher ses secrets. On sait aujourd'hui, grâce à eux, qu'il faut au sol certains éléments pour produire et que telle plante ne peut croître avec avantage que si elle trouve dans le sol la nourriture qui lui convient. On n'ignore plus qu'une plante est plus épuisante qu'une autre et que si l'une est avide d'azote, l'autre demande de l'acide phosphorique en plus grande quantité, et si la chaux ou la potasse viennent à manquer, c'en est fait, certaines cultures ne pourront rapporter de profit dans les terrains dépourvus de ces minéraux.

Dira-t-on, après cela, qu'un cultivateur n'a pas besoin d'instruction? Nous voyons nous, d'après ces quelques lignes, qu'il a besoin, au contraire, de beaucoup de connaissances. Il doit être en état de connaître comment se nourrissent, végètent et mûrissent les plantes, comment elles se reproduisent, c'est le fait de la botanique de l'instruire de toutes les transformations qu'elles peuvent subir. La chimie lui apprendra à analyser ses terres, c'est-à-dire à lui faire savoir les éléments qu'elles possèdent en quantité suffisante et ceux qui lui font défaut et dans quelle proportion. Il ne tâtonnera plus alors quand il s'agira d'amender son sol de manière à obtenir les plus grands rendements possibles.

Nous nous arrêterons là; il y en a suffisamment pour montrer que le cultivateur du 19^e siècle et bientôt du 20^e, ne doit pas être un ignorant et pour en tirer la conséquence que plus il aura de connaissances se rapportant à son art et plus grandes aussi seront ses chances de réussite et de prospérité.

Une conclusion s'impose, c'est que dans les écoles primaires on ne doit plus se borner simplement à

apprendre aux enfants la lecture, l'écriture, le catéchisme, et quelques notions d'histoire et de géographie. Dans nos écoles de campagne, aux fils de cultivateurs, futurs cultivateurs eux-mêmes, on doit enseigner désormais les principes des sciences qui leur seront *absolument nécessaires* le jour où ils devront demander à la terre le fruit de leurs travaux.

Dans les villes, nous possédons des écoles commerciales et des écoles industrielles pour ceux qui se destinent au commerce ou à l'industrie, c'est-à-dire des écoles pratiques dans lesquelles les enfants apprennent tout ce qui leur est nécessaire dans la profession à laquelle ils sont destinés.

Les enfants des campagnes sont destinés à l'agriculture, pour être pratiques les écoles de campagne doivent donc être agricoles et c'est ce à quoi on devra tendre de plus en plus. Qui sait, si une fois entré dans cette voie, on n'arriverait pas mieux que par tout autre moyen, à empêcher l'exode des campagnes vers les villes?

EXPOSITION DES TROIS-RIVIÈRES

Le professeur J. W. Robertson, Commissaire de l'Agriculture et de l'Industrie Laitière du Gouvernement Fédéral, est passé à Montréal, en route pour Ottawa, samedi dernier, venant des Provinces Maritimes.

Il fait rapport que les récoltes dans l'Île du Prince-Edouard, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick sont très fortes.

La récolte est en pleine opération dans la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick et elle commence dans l'Île du Prince-Edouard.

Suivant instruction de l'Honorable Ministre de l'Agriculture, le Professeur Robertson est arrêté à Trois-Rivières, en passant pour visiter les nouveaux terrains de l'Exposition et le Pavillon de l'Industrie Laitière qui vient d'être construit en cette ville pour recevoir les Exhibits de la Ferme Expérimentale et qui devra contenir un établissement où l'on travaillera les produits de l'Industrie Laitière, lequel devra être en opération durant toute la semaine de l'Exposition du 14 au 19 septembre prochain.

M. Robertson rapporte que les terrains de l'Exposition à Trois-Rivières, sont sans égaux comme site, sol et disposition des bâtisses. Ils dominent la ville et le majes-